HAL
open science

La Genèse du Village, Archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge (Ve-XIIe siècle) dans le Centre-Est de la France actuelle

Antoine Guicheteau, Vincent Marchaisseau, Amélie Quiquerez, Gaëlle Pertuisot, Michel Kasprzyk, Patrick Chopelain, Raphaël Durost, Stéphanie Desbrosse-Degobertière, Rémi Landois, Valentin Chevassu

To cite this version:

Antoine Guicheteau, Vincent Marchaisseau, Amélie Quiquerez, Gaëlle Pertuisot, Michel Kasprzyk, et al.. La Genèse du Village, Archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge (Ve-XIIe siècle) dans le Centre-Est de la France actuelle. 2019. hal-02011616

HAL Id: hal-02011616

https://hal.science/hal-02011616v1

Preprint submitted on 8 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« LA GENESE DU VILLAGE »

Archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge (Ve-XIIe siècles) dans le Centre-Est de la France actuelle

Journée d'étude de l'UMR ARTEHIS - axe Fabrique du paysage
27/11/2018 - amphithéâtre de la MSH de Dijon

Résumé des communications

« LA GENESE DU VILLAGE »

Archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge (Ve-XIIe siècle) dans le Centre-Est de la France actuelle

Le village est une forme familière du paysage des campagnes, en permanente évolution. La question de son origine demeure délicate à appréhender archéologiquement, en dépit des études de synthèse publiées ces dernières années. En effet, les difficultés d'interprétation demeurent alors même que les données se sont considérablement multipliées. La mise au jour régulière d'habitats groupés du haut Moyen Âge par l'archéologie préventive, les découvertes d'occupations alto-médiévales au sein même des villages actuels, les études menées à l'échelle des terroirs et la mise en évidence de réseaux comme la diversité des approches autorisée par l'essor des évolutions techniques (Lidar, analyses paléoenvironnementales, géophysique, etc.) constituent un large catalogue de travaux situés sur ce territoire compris entre les cours de la Saône, de la Seine et de la Loire. Au-delà du débat sémantique et juridique portant sur la définition du village au haut Moyen Âge, l'objectif de cette journée d'étude organisée sous l'égide de l'axe « Fabrique du paysage » de l'UMR ARTEHIS est de développer les échanges entre les chercheurs de différents horizons à travers la confrontation des approches et des résultats.

Une quarantaine de chercheurs et d'étudiants se sont réunis le mardi 27 novembre 2018 dans le cadre d'une journée d'étude organisée par l'axe « Fabrique du paysage » d'ARTEHIS. Nous étions rassemblés autour de la question de la formation des villages et plus largement de problématiques propres à l'analyse des habitats groupés du haut Moyen Âge. Les communications ont permis de faire état de la diversité des approches comme des avancées de la recherche dans le Centre-Est. C'est à travers des synthèses chronologiques ou régionales, des réflexions méthodologiques, mais aussi des études de cas issus de recherches préventives comme programmées, sur des surfaces propres aux grands décapages ou aux opérations en cœur de bourg, que les travaux des différents intervenants - heureusement complétés de riches échanges et remarques par les membres de l'assistance - ont une nouvelle fois mis l'accent sur les difficultés rencontrées dans la caractérisation des habitats mis au jour, en dépit d'une documentation de terrain sans cesse renouvelée.

Les débats se sont particulièrement intéressés aux apports comme aux limites de l'archéologie concernant cette problématique. Le rôle de l'église et du cimetière comme celui des élites en général dans la polarisation de l'habitat ont été soulevés de manière récurrente tout au long des échanges. Les questions de pérennité et de fixité des occupations humaines ont également été largement évoquées, comme la nature des activités parfois spécifiques regroupées dans des secteurs dédiés et leur place dans l'économie villageoise. Des questions d'organisation du peuplement et de modalités d'exploitation du sol ont également été débattues et l'importance de la géographie physique dans la mise en place de réseaux d'habitats a été soulignée. De fait, les facteurs déterminant le paysage humain au sein duquel s'intègre le village sont nombreux. Le but poursuivi est de s'affranchir – provisoirement – des paradigmes existants, afin de prolonger la réflexion quant à la réalité archéologique de l'objet d'étude, l'habitat groupé du haut Moyen Âge, mais aussi de l'appréhender dans sa diversité et sa complexité. En offrant ainsi aux chercheurs du Centre-Est de la France issus de divers horizons institutionnels un espace de discussions propice à la réflexion, l'UMR ARTEHIS témoigne de son dynamisme. Bien évidemment, les observations et hypothèses formulées lors de cette journée doivent maintenant être posées et diffusées auprès de la communauté scientifique.

Antoine Guicheteau & Amélie Quiquerez :

antoine.guicheteau@inrap.fr

amelie.quiquerez@u-bourgogne.fr

Sommaire

Les formes du village au haut Moyen Âge dans le chalonnais : du triptyque cimetière/église/habitat au centre potier (A. Guicheteau) 4

Réflexions sur la formation du village de Fleurey-sur-Ouche (G. Pertuisot)..... 6

Genèse de l'habitat proto-villageois durant l'Antiquité tardive entre Seine, Rhône et Rhin (M. Kasprzyk) 8

Fouilles archéologiques (2003 et 2015) de Rouvres-Marliens (Côte d'Or): Un exceptionnel ensemble de bâtiments de la période mérovingienne et des informations inédites sur l'évolution diachronique d'un secteur de plaine dijonnaise (P. Chopelain)..... 11

Les villages médiévaux implantés sur des villae antiques : le cas des « Crassées » à Saint-Dizier (R. Durost, S. Desbrosse-Degobertière)..... 14

Les prémices d'un village médiéval préservés par la forêt : le site de Goa (R. Landois). 16

Les formes de l'occupation du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central en secteur de moyenne montagne : Jura et Morvan (V. Chevassu)..... 17

Les origines des habitats groupés de la Plaine de Troyes : les exemples de Ruvigny et Saint-Léger-près-Troyes (V. Marchaisseau) 19

Les formes du village au haut Moyen Âge dans le chalonnais : du triptyque cimetière/église/habitat au centre potier

Antoine Guicheteau (Inrap BFC/ ARTEHIS)

Le chalonnais est une micro-région de Bourgogne constituée autour de l'agglomération la plus peuplée de Saône-et-Loire, Chalon-sur-Saône. Elle consiste en une plaine localisée au cœur du Val de Saône, qui prolonge le couloir rhodanien, axe reliant de tous temps le monde méditerranéen et le nord de l'Europe. Elle est limitée à l'est par la Saône, dont le cours nord-sud la sépare de la Bresse, et à l'ouest par le massif calcaire de la Côte chalonnaise, qui culmine à 421 m. La trouée de Chagny marque son extrémité nord tandis qu'au sud les premiers contreforts de la Côte mâconnaise ferment cet espace. Le sous-sol du chalonnais est essentiellement constitué par les marnes de Bresse et les sables et argiles de la forêt de la Ferté, intéressants pour la production potière. Les incidences sont fortes sur la géographie humaine aussi l'habitat se concentre-t-il au pied de la Côte chalonnaise, le long du lit majeur de la Saône, en marge des zones inondables, ainsi que le long des petits affluents de la Saône. Une part importante du sol est occupée par les zones boisées, forêts de Givry, de la Ferté et de Chagny et l'agriculture se caractérise par la polyculture en plaine (élevage et céréales) et par l'exploitation sur la Côte d'un vignoble réputé.

L'activité archéologique est relativement intense dans le chalonnais, du fait du dynamisme démographique de l'aire urbaine, aussi plus de 360 ha ont-ils été diagnostiqués et plusieurs dizaines d'hectares entièrement décapés lors de fouilles préventives depuis les années 1980. Ces dernières années, la multiplication des opérations en centre-bourg a considérablement enrichi le corpus de sites alto-médiévaux ainsi que renouvelé les problématiques concernant la formation des villages et plus largement les processus d'agglomération de l'habitat au cours du haut Moyen Âge.

Si le passé gallo-romain de plusieurs bourgs du chalonnais est parfois bien documenté, il demeure encore délicat de percevoir précisément les modalités de l'évolution chronologique et topographique de l'habitat. Ainsi l'exemple du village de Granges, abordé par deux diagnostics dirigés par N. Tisserand en 2010 et 2018, et dont le centre est directement implanté sur la *pars urbana* d'une vaste *villa* antique. Toutefois, en l'absence de fouille, la transition entre la *villa* et le village demeure largement méconnue.

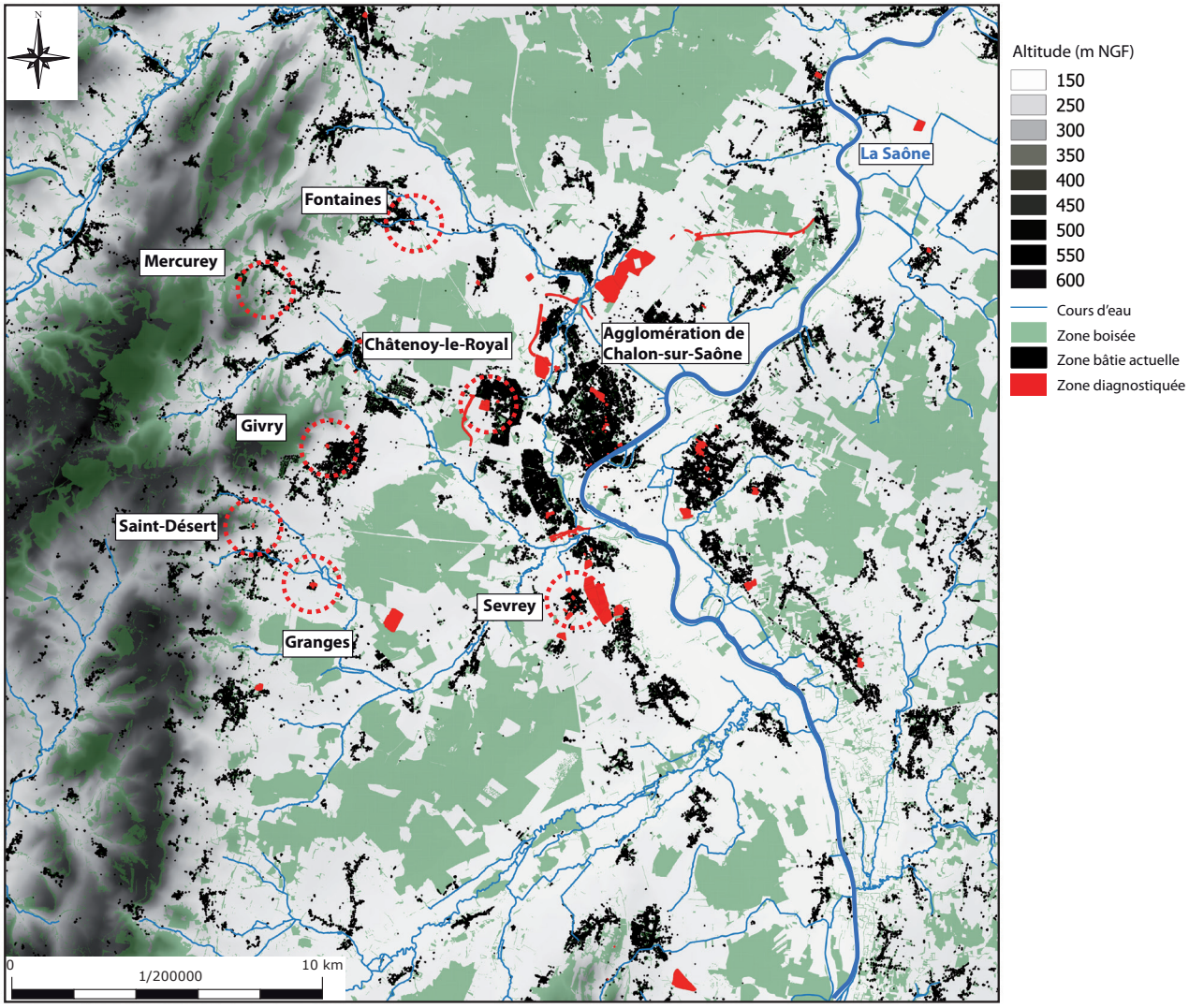
Les diagnostics réalisés en amont de l'assainissement des lieux de culte d'origine médiévale permettent bien souvent de faire remonter l'ancienneté de la vocation funéraire des terrains au haut Moyen Âge. C'est ainsi le cas pour le hameau de Touches, groupé autour de l'église Saint-Symphorien, sur la commune de Mercurey, où un diagnostic conduit par G. Pertuisot en 2016 découvrait plusieurs sépultures dont l'une datée par ^{14}C du Xe s. Sur la commune adjacente de Fontaines, les sondages ouverts sous la direction de A. Guicheteau au pied de l'église Saint-Just en 2018 ont révélé un sarcophage en grès assurément antérieur à l'an mil ainsi qu'un fragment de creuset de verrier en céramique, hypothétique témoignage de la fabrication de verre à vitre et de l'existence d'un édifice religieux antérieur à l'actuel lieu de culte du XIIIe s., sans doute lui-même installé sur un bâtiment gallo-romain. Cette opération questionne directement la morphogenèse du village, puisque l'habitat au XIXe s. s'étale le long d'un axe est-ouest sur près de 1,5 km depuis la Montagne Saint-Hilaire à l'ouest, contrefort de la Côte chalonnaise manifestement densément occupé au haut Moyen Âge, et l'église Saint-Just à l'extrémité orientale du bourg.

La morphologie de l'habitat groupé en village-rue semble bien être récurrente pour la période comme le suggère l'exemple du hameau actuel de Montbogre à Saint-Désert, où un diagnostic réalisé par Annamaria Latron-Colecchia en 2016 confortait l'origine alto-médiévale de l'occupation funéraire, installée autour d'un édifice cultuel et située à l'extrémité orientale du bourg, par la découverte d'une sépulture datée par ^{14}C des VIIIe-IXe s.

Cette forme se rencontre également dans l'exemple de « Le Maupas » à Châtenoy-le-Royal. L'occupation, objet d'une fouille sur plus de 6000 m^2 dirigée par G. Rollier en 1995, est établie le long de la voie antique reliant Chalon-sur-Saône à Autun. Elle consiste en un cimetière remontant au VIe s. associé à un édifice cultuel amené à focaliser un habitat à partir du IXe s. et abandonné au XIe s. Un site tout à fait comparable, mais au plan plus ramassé, a été découvert à Givry « rue du hameau de Varange », au pied de la Côte chalonnaise, lors d'un diagnostic dirigé par A. Guicheteau en 2017. Un probable édifice cultuel est implanté au cœur d'une vaste aire funéraire d'origine mérovingienne comptant plusieurs centaines de tombes, elle-même ceinturée d'un habitat caractérisé par une importante densité de structures en creux se développant sur plus de 5000 m^2 au IXe s. et abandonné dans le courant du XIIe s.

Ce répertoire ne serait pas complet sans évoquer l'exemple emblématique de Sevrey, centre de production potière dès les Ve-VIe s. Près d'une vingtaine d'opérations d'archéologie préventive, dont 5 fouilles, se sont déroulées dans le bourg même de Sevrey, permettant d'en définir les limites, qui semblent correspondre *grosso modo* à celles du village du XIXe s., soit une superficie excédant 25 ha. Des vestiges des VIe-VIIe s. y sont presque systématiquement découverts, ce qui témoigne de l'ancienneté du regroupement de l'habitat comme des structures de production de l'artisanat potier. La spécificité de cette occupation du fait de sa vocation artisanale comme du nombre et de la qualité des recherches effectuées est à souligner, tendant à réfuter la représentativité de cet exemple. L'interprétation du site demeure donc délicate, puisqu'il semble s'apparenter dans sa forme et sa fonction aux agglomérations secondaires de la période précédente tout en étant à l'origine d'un véritable village.

Les exemples du chalonnais pris dans leur ensemble apparaissent donc finalement représentatifs quant à la question de la genèse du village en France, tant en termes d'historique des recherches que de diversité morphologique. Il ressort toutefois que la densité de vestiges et des phénomènes de micro-stratification produits par les activités humaines ainsi que la présence avérée à partir des VIIIe-IXe s. d'équipements collectifs, parmi lesquels les édifices cultuels associés aux cimetières sont les plus notables, constituent autant d'éléments caractéristiques d'habitats groupés s'apparentant à de véritables villages.



L'archéologie du village dans le chalonnais, les communes mentionnées dans le texte (A. Guicheteau)

Réflexions sur la formation du village de Fleurey-sur-Ouche (Côte-d'Or)

Gaëlle Pertuisot (Inrap BFC)

La commune est située dans la vallée de l'Ouche, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Dijon, entre les derniers contreforts du Bassin Parisien et la plaine de la Saône. Le village est installé dans un élargissement de la vallée, de part et d'autre de la rivière. Des interventions archéologiques sans discontinuer depuis 2015 suite à divers projets immobiliers ont permis d'investiguer plus de trois hectares à l'intérieur même du village, par le biais de quatre opérations de diagnostic et trois fouilles. L'acquisition de données nouvelles a été l'occasion de porter un regard différent sur les découvertes fortuites au cours du XXe siècle, et sur la fouille menée en 1996 dans l'église Saint-Jean-Baptiste ; ce fut également l'occasion de s'interroger sur la morphologie particulière du village.

Quelques indices permettent de prêter une origine antique au village de Fleurey. Une probable villa gallo-romaine serait à l'origine de *Floriacus* dont l'emplacement n'est pas défini à ce jour ; dans une tranchée au sud de l'église, a été découverte en 1954 une sculpture représentant une possible danseuse dionysiaque, laissant à penser que des vestiges antiques se situent sous l'église Saint-Jean-Baptiste.Le rattachement du village au haut Moyen âge, est, lui, attesté ; si l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours mentionne effectivement le nom de *Floriacum*, des découvertes fortuites, suivies de fouilles, confirment le passé mérovingien du village : une nécropole a été mise au jour au nord-ouest du village (lieu-dit « au-dessus des Barges »), avec une première découverte en 1912-1913 de vingt tombes orientées est-ouest, sans doute datées vers 600. Au début des années 1950, trois autres inhumations ont été fouillées, le mobilier associé étudié par H. Gaillard de Sémainville rattachant ces sépultures également vers 600.

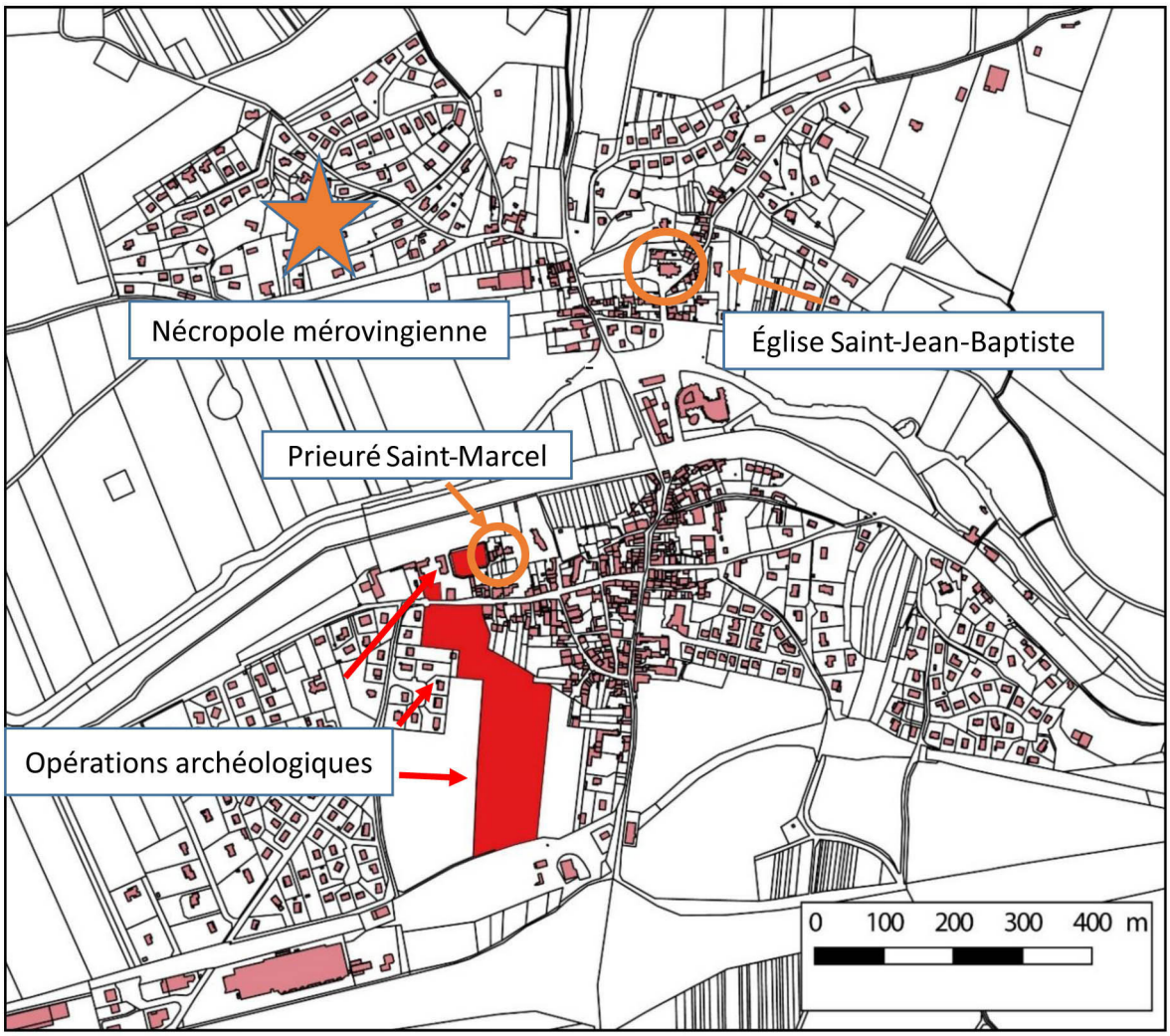
Les fouilles de l'église Saint-Jean-Baptiste, menées en 1996 par Simon Bryant (Afan) ont permis de mettre au jour des sarcophages mérovingiens associés à des fondations de murs, appartenant sans doute à un édifice de culte antérieur à l'église actuelle.Si tous ces vestiges du haut Moyen Âge se situent au nord de l'Ouche, l'occupation primitive du village ne s'y cantonne pas ; en effet, un autre secteur, au sud de la rivière, a donné lieu à un second noyau de peuplement autour du prieuré Saint-Marcel, fondé par les moines de Saint-Marcel-les-Chalon. L'église du prieuré trouve ses origines au Xe siècle et fut modifiée par la suite, jusqu'à être vendue à la Révolution et scindée en appartements. C'est dans ce secteur que plusieurs projets immobiliers ont vu le jour, déclenchant des opérations d'archéologie préventive.

La parcelle concernée par le premier diagnostic, mené par D. Lamotte (Inrap) en 2015, jouxte le prieuré. Il a permis de mettre en évidence une occupation contemporaine de la fondation de l'église au Xe siècle, matérialisée par des empreintes de poteau. Dans ce même secteur, la fouille menée en 2017 a confirmé la présence de structures de la fin du haut Moyen Âge, parmi lesquelles deux tombes d'enfant, installées dans le comblement supérieur d'un silo et aménagées avec des dalles de couverture. Un ossement d'une des sépultures a pu être daté de 993-1155 par ^{14}C. Un denier carolingien a également été extrait du comblement du silo.

D'autres vestiges de cette même période sont à mettre en relation avec ces sépultures, parmi lesquels des bâtiments matérialisés par des maçonneries, dont le liant a pu être daté par ^{14}C (sur des charbons de bois), ainsi que deux autres fosses ayant livré du matériel céramique, dont un tesson de céramique grise fine avec un décor de croix estampées, inconnu jusqu'alors en Bourgogne. La deuxième fouille menée à Fleurey-sur-Ouche, de l'autre côté de la rue de l'Aule, a livré également des vestiges de la fin du haut Moyen Âge, avec notamment des fosses regroupées dans une zone proche de la rue actuelle. La particularité du site associé au prieuré repose sur la découverte en 1988, à l'occasion de l'ouverture des tranchées de drainage dans la rue de l'Aule, de galeries souterraines observées par des habitants du village qui ont pu les explorer, les photographier et établir un plan, avant que l'accès ne soit condamné à la fin des travaux. Cinq kilos de céramique évoquant une production du XIIe siècle ont pu en être extraits. Les fouilles de 2018 ont pu confirmer la présence de cavités souterraines creusées antérieurement au XIIIe siècle, d'après le faciès céramique présent sur les premiers niveaux de comblement. Probables carrières d'extraction de calcaire, celles-ci auraient pu également servir de caves, voire de souterrains-refuges…

Ce secteur de Fleurey n'a eu de cesse d'être réinvesti, puisque des occupations successives, du XIIIe au XVIIIe siècle ont été observées au cours des trois fouilles. Cette attractivité, au cœur d'un village, présente un véritable intérêt pour l'archéologue, avec une stratigraphie riche, mais est également la cause de la fugacité des vestiges plus anciens, mis en péril par les constructions postérieures, comme cela est plus souvent le cas en contexte urbain.

Enfin, les opérations d'archéologie préventive à Fleurey-sur-Ouche furent l'occasion d'investiguer au centre d'un village actuel, avec les derniers espaces restés en friche depuis le XVIIIe siècle, au centre même de l'espace bâti ancien.



Le village de Fleurey-sur-Ouche, sa morphologie et localisation des découvertes anciennes et des opérations d'archéologie préventive récentes (G. Pertuisot)

Genèse de l'habitat proto-villageois durant l'Antiquité tardive entre Seine, Rhône et Rhin

Michel Kasprzyk (Inrap BFC/ ARTEHIS)

Au début des années 1980, les connaissances sur les campagnes du Nord de la Gaule au Bas-Empire étaient des plus embryonnaires et on envisageait soit une transformation radicale des campagnes – certains allant jusqu'à parler de "nuit barbare" ; soit, par analogie avec les sites aquitains mieux connus, on pensait que les campagnes ne s'étaient guère transformées au IVe et Ve siècle. Bien qu'il s'agisse désormais d'un lieu commun, il faut souligner que le développement de l'archéologie préventive dans le nord-ouest de l'Europe continentale a, depuis cette époque, largement contribué à renouveler la documentation en France, aux Pays-Bas et en Rhénanie du Nord (Allemagne).

Les données réunies dans un récent projet ERC (projet RURLAND, dir. M. Reddé) permettent de renouveler notre compréhension de la transition progressive des formes d'occupation rurale entre le Haut-Empire romain (Ier-IIIe s.) et le début du Moyen-Âge, via des mutations progressives qui s'étalent, dans l'aire entre Seine, haute vallée du Rhône et Rhin, entre les années 250 et 500 (Kasprzyk, sous presse a et b).

Depuis les recherches de P. Van Ossel (1992), il est désormais admis que dans la plupart des établissements du début de l'Antiquité tardive (fin du IIIe et première moitié du IVe siècle), l'occupation se maintient dans une partie des bâtiments remontant au Haut-Empire, ce que ne semblent pas contredire les données récentes. On rappellera que les établissements ruraux du Haut Empire de la moitié nord de la Gaule sont caractérisés par une nette distinction entre résidence et bâtiments économiques, qui se distribuent autour d'une cour.

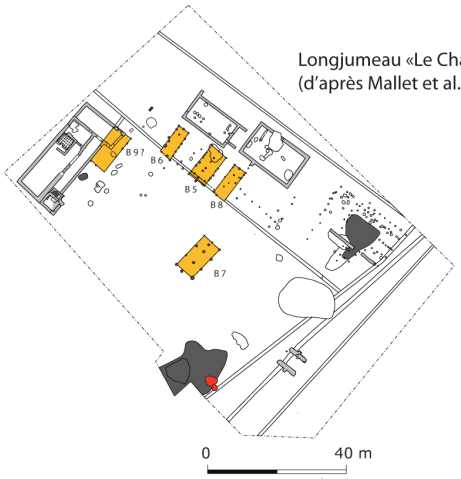
Quelques transformations sont cependant perceptibles dès la première moitié du IVe s. Les établissements ruraux à la vocation ostentatoire manifeste (présence de pavements de mosaïque de style "tardif" et d'espaces aux caractéristiques architecturales communes au résidences aristocratiques des IVe et Ve siècle du Bassin méditerranéen) semblent bien moins nombreux qu'aux IIe et IIIe s. et sont pour l'essentiel situés dans le centre du Bassin parisien et la moyenne vallée de la Loire. Ils se raréfient plus à l'Est, où ils semblent se concentrer en périphérie de Trèves, capitale impériale durant tout le IVe s. Pour les établissements plus modestes, il faut aussi relever de nombreux exemples suggérant un déclin des établissements entre la fin du Haut-Empire et le début de l'Antiquité tardive (rétraction de la superficie, signes de déclin architectural).

Les fouilles de ces vingt dernières années montrent par ailleurs l'apparition dans la seconde moitié du IIIe s. de nouvelles formes d'occupation où l'on observe la juxtaposition de bâtiments parallèles ou dessinant des alignements. Dans ces établissements, il est souvent difficile d'isoler des constructions à vocation économique d'autres à fonction plus résidentielle : la distinction symbolique entre une "maison de maître" et d'autres constructions ne semble plus opérante. La répétition de bâtiments standardisés suggère bien mieux qu'au Haut-Empire la coexistence de cellules familiales dans ce qui s'apparente souvent à des hameaux, voire à de petits "villages". Cette organisation semble se généraliser à partir du dernier tiers du IVe s., où les formes traditionnelles d'occupation gallo-romaines disparaissent, sans que l'on puisse suggérer une influence exogène : il semble bien s'agir d'une transformation des sociétés locales et de leur mode d'organisation. Désormais les établissements sont pour l'essentiel constitués d'alignements ou de rangées de bâtiments sur poteaux, sans doute de constructions sur solins légers. Les établissements à vocation ostentatoire de tradition « méditerranéenne » (*villae*) disparaissent sans doute entre 370 et 400, sans doute au profit de nouveaux sites élitaires (occupations de hauteur ?). Il semble bien que les modèles de l'habitat rural du début du Moyen Âge soient globalement en place au début du Ve s., même si certains aménagements caractéristiques des périodes ultérieures (fond de cabane, silos) sont encore rares ou absents.

Bibliographie :

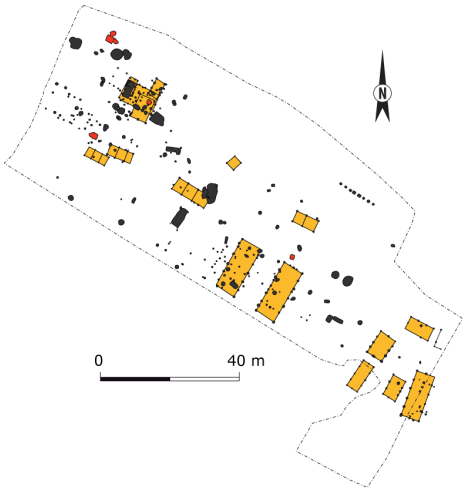
Catteddu 1992
Catteddu I., « L'habitat rural mérovingien de Genlis (Côte-d'Or) », *Revue Archéologique de l'Est*, 43, pp. 39-98.

Duvette, **Willems 2016**
Duvette L., Willems S., « L'habitat de Menneville (La Bourguignotte) (Aisne) », *in* Achard-Corompt N., Kasprzyk M. (éd.), *L'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule, 2. Sépultures, nécropoles et pratiques funéraires en Gaule de l'Est - Actualité de la recherche*, Dijon : Société Archéologique de l'Est, coll. « Supplément à la Revue archéologique de l'Est », 41, pp. 323-342.

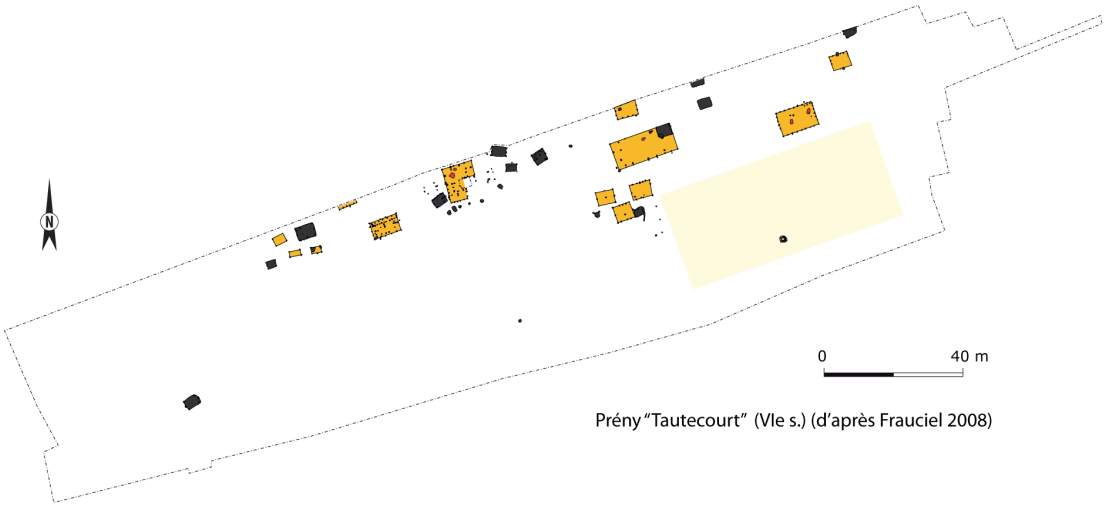


Longjumeau «Le Champtier des Cerisiers» (IVe s.)
(d'après Mallet et al. 2007)

Menneville "La Bourguignotte" (fin IIIe-première moitié du IVe s.) (d'après Duvette, Willems 2016)



Genlis "Le Joannot-La Bord" (VIe-VIIe s.)(d'après Catteddu et al. 1992)



Prény "Tautecourt" (VIe s.) (d'après Frauciel 2008)

Exemples d'établissements du nord de la Gaule entre la fin du IIIe et le VIIe s.(M. Kasprzyk)

Frauciel 2008
Frauciel M., « Prény Tautecourt (Meurthe-et-Moselle) : un habitat rural du haut Moyen Âge », *in* Guillaume J., Peytremann É. (éd.), *L'Austrasie : sociétés, économies, territoires, christianisation, Actes des XXVIèmes journées internationales d'archéologie mérovingienne, Nancy, 22-25 sept. 2005*, Nancy : Presses universitaires de Nancy, coll. « Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne », 29, pp. 25-36.

Kasprzyk sous presse a
Kasprzyk M., « Ch. 4. L'équipement et les formes des établissements ruraux du Bas-Empire (milieu du IIIe-milieu du Ve siècle p.C.) dans l'est du diocèse des Gaules », *in* Reddé M. (éd.), *Gallia rustica 2. Les campagnes du nord-est de la Gaule, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux : Ausonius Éditions, coll. « Ausonius, Mémoires », 50, pp. 235-305.

Kasprzyk sous presse b
Kasprzyk M., « Ch. 13. Les mutations de l'Antiquité tardive dans l'est du diocèse des Gaules », *in* Reddé M. (éd.), *Gallia rustica 2. Les campagnes du nord-est de la Gaule, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux : Ausonius Éditions, coll. « Ausonius, Mémoires », 50, pp. 611-637.

Mallet 2007
Mallet F., *Longjumeau «Le Champtier-des-Cerisiers (Essonne - Île-de-France). Rapport final d'opération*, Saint-Denis : SRA Île-de-France / Inrap.

Van Ossel 1992
Van Ossel P., *Établissements ruraux de l'antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Paris : Editions du CNRS, coll. « Suppléments à Gallia », 51.

Fouilles archéologiques (2003 et 2015) de Rouvres-Marliens (Côte d'Or): Un exceptionnel ensemble de bâtiments de la période mérovingienne et des informations inédites sur l'évolution diachronique d'un secteur de plaine dijonnaise

Patrick Chopelain (Inrap BFC/ ARTEHIS)

L'espace de la plaine de Rouvres-Marliens entre Ouche au Nord et le canal de Bourgogne au Sud (qui occupe la bordure de la terrasse des 15-17 m de l'Ouche) s'étend sur une surface d'environ 2500 à 2800 hectares. Sur cette surface, marquée par la présence d'une paléo vallée et de paléo-chenaux, plus de 150 ha ont été sondés dans le cadre de diagnostics archéologiques ; ceux-ci ont donné lieu à une première fouille réalisée en 2003 (extension de gravière), puis à une seconde en 2015 (nouveau gazoduc). Deux traits forts apparaissent :

- Deux périodes principales d'occupation prédominent, le Bronze final et la période mérovingienne.

- On note également la quasi absence de site gallo-romain.

Les quatre bâtiments principaux (plus un cinquième en limite de site) retrouvés lors de la fouille de Marliens « *Le Terraillot* » (2015) sont à replacer dans le contexte micro-local où, deux autres vastes agglomérations de la période mérovingienne ont été retrouvées lors d'opération précédentes. Ici la lisibilité des plans permet de définir un modèle spécifique de bâtiment de plan carré à subcarré avec une cellule centrale très normée (de 5 m sur 5 m). Ces bâtiments d'une centaine de mètres carrés sont datés du VIe s. (voir de la seconde moitié du Ve s.). Ils serviront probablement de modèle de base aux bâtiments rectangulaires beaucoup plus vastes fouillés à Rouvres « *Fin Saint-Jean* » en 2003 qui sont eux plus récents (VIIe s.) et qui marquent l'apogée de cette occupation (voir ci-dessous). Des bâtiments et structures annexes dont une série de greniers à quatre ou six trous poteaux et des silos complètent l'équipement de ces exploitations agricoles. Un puits a livré un cuvelage taillé dans un tronc de chêne évidé dont la date d'abattage établi par étude dendrochronologique serait de 529 après J-C.

Les datations (céramique et radio-carbone) proposent un « tir groupé » qui date ce site de la période mérovingienne au sens large, sans identifier d'autres occupations qui auraient pu parasiter ce site[1]. Deux périodes et deux types de bâtiments peuvent ainsi être identifiés au terme des deux fouilles et des diagnostics réalisés à cet endroit :

Le bâtiment de type Rouvres-Marliens A. Il se manifeste par un type de bâtiment très normé (on y retrouve notamment toujours une cellule centrale de 5 m sur 5 m) de plan carré à subcarré datable du VIe s. voir de la seconde moitié du Ve s. Cette entité de base apparaît comme un module facilement reproductible révélateur d'un type très spécifique et localisé de construction. On notera à ce propos que nulle part dans la France du Centre est n'apparaît pour cette période, avec autant d'évidence, un plan aussi spécifique.

Le bâtiment de type Rouvres-Marliens B lui succède au VIIe s. avec des bâtiments beaucoup plus vastes (la surface est multipliée par deux) reprenant le module central qui est doublé et étiré adoptant ainsi un plan franchement rectangulaire.

L'homogénéité de ce type d'implantation qui n'exclut pas, par ailleurs, des variations notables, est très significative du processus d'occupation de cette partie de la plaine alluviale située ente Dijon et la Saône. Elles attestent de la présence dans cette partie du Dijonnais de communautés rurales très organisées et sans doute d'une densité de population importante.

Les enjeux chronologiques sont très importants pour la compréhension de l'évolution de ces sociétés. L'analyse de ces données permet d'affiner les datations mais multiplie également nos interrogations :

- si l'on date le début de l'occupation de l'agglomération de la seconde moitié du Ve s. avec une occupation tirant jusqu'au premier tiers du VIe s., on pourra parler sans surinterprétation d'implantation burgonde.

- si on contraire, on place le début de l'occupation de ce site vers la fin du premier tiers du VIe s. , on pourra parler d'implantation liée à l'arrivée des Francs après la chute du royaume burgonde.

- on peut préférer, et c'est l'option que nous avons choisi, un processus moins « ethnicisé » et moins lié aux fluctuations politiques : on y lit alors un processus de « colonisation » qui mord sur les deux périodes selon une évolution régionale restreinte aux grandes plaines

1 Les seuls artefacts datables d'autres périodes proviennent du niveau de labour.

alluviales de cette partie de la France du Centre-est. Dans ce schéma, des communautés de pasteurs poursuivent leur trajectoire selon une dynamique propre sans que l'impact de nouvelles formes de pouvoir et d'encadrement induites par l'arrivée des Francs n'influe de manière marquée sur cette évolution.

Cette unité de temps et de lieu et les schémas évolutifs perceptibles constituent donc un « isolat » archéologique dont la mise en évidence apparaît relativement accessible et possible avec les outils d'analyse dont nous disposons. Malgré les incertitudes et les lacunes de notre documentation, on observe qu'un puissant fait de culture s'est ainsi accompli entre le début du VIe s. (voir dès la seconde moitié du Ve) et le début du VIIIe s. qui constitue un cas d'école pour l'étude des dynamiques spatiales et culturelles de cette période.

D'un point de vue diachronique, cette entité constitue également un champ d'étude privilégié par la diversité des problématiques rencontrées :

- Pour les périodes plus anciennes, une occupation récurrente de l'âge du Bronze, dont les habitats, dont on peine à caractériser de façon précise la nature, semblent avoir essaimés dans toute la plaine…

- Par sa triple agglomération du haut Moyen Âge sans égal pour la région tant par son ampleur, la lisibilité des plans de bâtiment, mais également l'organisation rigoureuse de l'ensemble. C'est un site clé qui permet un nouveau regard sur certains sites franc-comtois et suisses, présentant semble-t-il une même culture ou des pratiques agro-pastorales proches qui ont amené à une convergence de formes et de modèle architectural.

- Ce secteur ne semble ne plus avoir été habité depuis la fin de la période mérovingienne. Les agglomérations actuelles, dont la genèse est liée à la mise en place vers l'an Mil du système paroissial, encadrent désormais cette vaste zone plane, anormalement vide quand on la compare avec les zones voisines.

On repère également d'autres thématiques concernant les périodes médiévales et modernes :

- Des processus classiques qui voient apparaître vers le XI-XIIe siècle des habitats dédoublés distinguant une entité « *ville*[2] » et une entité castrale (« *Chastel* ») se doublant dans ce cas également d'une agglomération haute (Tart-le-Haut) et d'une agglomération basse (Tart le Bas)

- Celles des vestiges d'une occupation résidentielle de l'élite avec l'emplacement d'un jardin médiéval créé par les ducs de Bourgogne à proximité de leur château. Celles également du maintien et de la préservation d'espaces forestiers liés à cette présence princière (parc à gibier fossilisé dans le parcellaire comme à Fauverney).

- Celles de phénomènes de désertion illustrées par la présence à Saint-Phal[3], d'un habitat détruit lié lui, aux problématiques des destructions provoquées par la guerre de Trente Ans[4]. C'est ici un processus d'abandon, historiquement documenté, très éloigné de celui qui a vu la fin des communautés du haut Moyen Âge décrites ci-dessus.

L'ensemble de ces données nous fournit donc un corpus d'une grande richesse pour saisir les complexes dynamiques spatiales à l'origine des sociétés actuelles de la plaine dijonnaise…

2 Une inscription de 1600 parle de « *Tar la ville* » et de « *Tard le chastel* » (*Mémoires de la commission archéologique de Côte-d'Or*, vol. 7, librairie Lamarche, Dijon, 1869, volume 7, page CXVIII). « *Ville* » ici ne désigne pas une entité urbaine mais un village..

3 Commune actuelle de Bretenière.

4 D'après Courtépée détruit en 1636 par les troupes impériales (Cl. Courtépée, *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, vol. 1, impr. Frantin, Dijon, 1775). Vestiges d'une villa antique supposée. Village sans doute issu d'un habitat du haut Moyen Âge. La plaine de la Saône marque la limite occidentale des zones de guerre de ce conflit qui a touché l'essentiel de l'Europe centrale entre 1610 et 1648.

Vue aérienne des fouilles de Rouvres-Marliens (P. Chopelain)

Les villages médiévaux implantés sur des *villae* antiques : le cas des « Crassées » à Saint-Dizier (Haute-Marne)

Raphaël Durost (Inrap GE/ ARTEHIS) et Stéphanie Desbrosse-Degobertière (Inrap GE/ CRAHAM)

Depuis 2011, une fouille programmée dispose d'1 hectare de vestiges en périphérie de la ville de Saint-Dizier, lieu-dit « Les Crassées », où les 30 hectares environnants sont également explorés grâce à des opérations d'archéologie préventive. Ce point de peuplement des douze premiers siècles historiques prend d'abord la forme d'un établissement rural aristocratique gallo-romain de type *villa*, connu par son bâtiment résidentiel, puis d'un habitat groupé médiéval documenté par ses habitations, ses installations artisanales et ses sépultures.

La *villa* gallo-romaine

Le principal apport actuel réside en la mise en évidence d'états architecturaux successifs de l'espace résidentiel de la *villa*. Sa taille semble importante et il est à craindre que la plupart des quartiers de la *pars rustica* dépassent de la parcelle disponible.

Dans la partie sud fouillée des tronçons de mur gallo-romains épargnés par le creusement des tombes, appartiennent au bâtiment le plus ancien de la *villa*. Il est construit vers les années 50 de notre ère. L'interprétation de chaque pièce est délicate car aucun sol n'est préservé. Seuls un hypocauste et deux reliquats d'une épaisse dalle en mortier nous sont parvenus.

Dans la partie fouillée au nord, l'interprétation du bâtiment est plus aisée : il s'agit sans ambiguïté de bains privés, occupant l'extrémité d'un bâtiment de la *villa*, construit au plus tôt à la fin du IIe s. Vers la fin du IIIe s., de nouveaux travaux interviennent pour réduire la surface chauffée en la divisant en deux.

La nécropole mérovingienne

À ce jour, la fouille des vestiges de la v*illa* gallo-romaine n'a révélé que de très rares fragments d'objets du Ve s. Il est alors difficile de savoir si cet établissement en activité depuis quatre-cents ans existe encore sous sa forme domaniale à la fin de l'Antiquité. La fréquence des morceaux de céramique du Ve s. disséminés plus au sud dans la cour de la *villa*, à l'emplacement du futur hameau du Moyen Âge du « Seugnon », sous l'actuelle zone commerciale, suggère que les habitations soient davantage à cet endroit. Mais rien n'exclut d'autres emplacements.

En revanche dès le début du VIe s., des salles du sud de la résidence gallo-romaine sont clairement utilisées à des fins funéraires. La tombe la plus ancienne connue à ce jour est implantée dans une de ces pièces, et c'est aussi celle au mobilier le plus riche : un bassin en bronze perlé contenant une verrerie, un angon, une lance. Si le mobilier conservé est moins abondant que dans les tombes de La Tuilerie découvertes en 2002, il associe le défunt non seulement à la même classe aristocratique, mais aussi à la même période, environ une génération plus tard. Il reste donc à comprendre la raison pour laquelle cet individu n'est pas inhumé avec eux mais 250 m plus au nord, à l'emplacement de la résidence antique.

L'éventualité d'une installation intentionnelle sur la résidence gallo-romaine acquiert davantage de vraisemblance grâce aux vestiges de l'habitat carolingien du « Seugnon » : son plan utilise sans équivoque le mur sud de la cour de la *villa* comme limite cadastrale.

Le cimetière carolingien et du Moyen Âge central

La date d'abandon du cimetière se situe vers la fin du XIIe s., fort logiquement en même temps que le hameau du « Seugnon ». Les sépultures se concentrent dans l'espace consacré du cimetière, sans doute en raison de la construction d'une église qui devient le pôle d'attraction religieux. L'ensemble des défunts de la communauté semble inhumé en ce lieu car les enfants y sont très nombreux et on compte une proportion équivalente de femmes et d'hommes.

L'édifice religieux du cimetière ne se manifeste archéologiquement qu'à partir de la période carolingienne. Il présente au moins trois phases architecturales, l'une sur fondations en bois, les autres en pierre, dont il ne reste hélas rien de l'élévation. Même s'il l'existence d'un édifice plus ancien ne peut pas être prouvée pour l'instant, le fait qu'au moins deux des états architecturaux postérieurs intègrent la tombe aristocratique du VIe s. n'est probablement pas un hasard.

À l'heure actuelle, l'édifice le mieux compris est le plus tardif, bien qu'il soit quasiment entièrement démoli. Son orientation, le renforcement de ses fondations par des excroissances extérieures clairement apparentées à des contreforts, et surtout le plan absidial de son

extrémité orientale sont les marques d'une église.

Conclusion

Dans les années à venir, les campagnes de fouilles aux Crassées vont poursuivre l'exploration de la *villa* gallo-romaine et des sépultures médiévales. L'une des questions à laquelle elles devront répondre est de savoir en quoi les deux phases sont liées. En d'autres termes, il faudra tenter de comprendre pourquoi les générations mérovingiennes puis carolingiennes choisissent de s'installer au plus près de la *villa*. L'hypothèse la plus argumentée à ce jour est une filiation foncière du domaine antique, obtenue par les aristocrates mérovingiens du VIe s. Pour mieux comprendre le phénomène, la priorité nous semble de déterminer la forme de l'occupation mérovingienne.

Plan des vestiges de la parcelle des Crassées au terme de la campagne de 2017 (R. Durost)

Les prémices d'un village médiéval préservés par la forêt : le site de Goa (Val-Suzon).

Rémi Landois (doctorant UBFC/ ARTEHIS)

Le site de Goa se trouve à la limite entre les communes de Val-Suzon et de Curtil-Saint-Seine, sur le territoire du Val Suzon, un massif forestier situé à une dizaine de kilomètres au nord ouest de Dijon. Il a d'abord été repéré en juin 2014 par Yves Pautrat (SRA), grâce à l'analyse des données LiDAR acquises sur le Val Suzon en 2013 pour l'Office National des Forêts. Le site de Goa se compose d'amas de pierres, plus ou moins linéaires, qui dessinent deux enclos elliptiques d'une quinzaine de mètres de longueur. À proximité de ces vestiges, se trouvent ceux d'un grand bâtiment qui se subdivise en deux cellules d'une dizaine de mètres de largeur. L'ensemble est entouré d'un parcellaire matérialisé par différentes structures (murées, tas d'épierrement, terrassements, etc.) et qui s'étend sur tout le plateau forestier bordé par les combes au Fou et Goa.

Plusieurs mentions du lieu-dit « Goes » ont été découvertes dans les archives de l'abbaye Sainte-Foy de Conques, à l'occasion de donations faites par les seigneurs de Saulx à cette abbaye durant les XIe et XIIe siècles. La description des confins de « Goes » qui figure dans ces archives permettent d'identifier le plateau où ont été repérés les vestiges de Goa. De plus, on trouve évoqués dans ces documents plusieurs manses et une vieille église en cours d'abandon sur le territoire de la « parrochia de Goes ». Des prospections réalisées sur le site de Goa ont permis de confronter ces mentions et d'identifier les vestiges de l'église. De nombreux fragments de céramique grise à inclusions coquillières, datant des XIe-XIIe siècles, ainsi que des morceaux de tuiles et de TCA ont été retrouvés. Des ossements humains mis au jour dans un chablis marquent visiblement l'emplacement d›une sépulture et du cimetière proche de l'ancienne église. Les céramiques et la datation radiocarbone d'un des os (entre 894 et 1020) attestent d'une occupation depuis le Xe siècle jusqu'au XIIe siècle.

Par ailleurs, le LiDAR n'a permis de repérer que les vestiges préservés sous forêt, or certains d'entre eux, visiblement tronqués, semblaient se prolonger dans un champ à proximité. Une prospection magnétique a donc été menée dans ce champ, près de la lisière de la forêt, pour connaître l'étendue du site de Goa. De nouvelles structures ont effectivement été identifiées, dont certaines semblables ou connectées aux structures sous forêt. Sous ces vestiges certainement médiévaux se trouvent ceux de bâtiments plus anciens, à plans orthogonaux qui se distinguent clairement des enclos et des terrassements observés auparavant. Ces bâtiments correspondraient alors à une occupation antérieure du site de Goa, gallo-romaine à carolingienne sans qu'il soit pour l'instant possible de la dater.

D'autre part, les recherches menées depuis 2015 sur le territoire du Val Suzon permettent de replacer le site de Goa dans un cadre historique plus large. Ainsi, de nombreux vestiges gallo-romains sont présents sur le plateau voisin de Jossam, situé du côté ouest de la Combe Goa. Cependant, l'analyse des données LiDAR est tributaire des modalités d'occupation du sol et elle n'a pas permis d'établir avec certitude une continuité spatiale de l'occupation gallo-romaine jusque sur le plateau de Goa. Ces observations soulèvent néanmoins la question de l'ancienneté de l'implantation du site de Goa.

À l'inverse, on connaît mieux le devenir du site de Goa, puisqu'on sait qu'il a été occupé au moins depuis le Xe siècle jusqu'au XIIe siècle, d'après le mobilier et les archives. L'abandon du village a du s'opérer progressivement à la faveur du changement de seigneur. L'abbaye Sainte-Foy de Conques a visiblement privilégié le hameau de Sainte-Foy, anciennement prieuré de Chevigny, installé au bas du plateau le long de la route de Dijon à Paris, dans la vallée du Suzon. L'abandon de Goa a également dû bénéficier au village voisin de Curtil-Saint-Seine situé seulement à un kilomètre au nord. Après sa désertion, le site de Goa a été recouvert par la forêt sans discontinuité jusqu'à aujourd'hui, ce qui explique la bonne préservation des vestiges et la présence de mobilier en surface. Seule la partie où s'est installé le champ du « Pré Goa » a été arasée. De manière générale, le contexte forestier du Val Suzon permet d'avoir une vision globale de l'organisation du territoire sur tout le plateau de Goa, et même plus largement grâce aux données LiDAR. Ces dernières offrent un aperçu des habitats regroupés et du parcellaire qui les entoure, tels qu'ils devaient être lors de leur abandon au XIIe siècle, sans qu'ils n'aient été grandement perturbés par la suite.

Les formes de l'occupation du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central en secteur de moyenne montagne : Jura et Morvan

Valentin Chevassu (doctorant UBFC, UMR 6249 Chrono-Environnement)

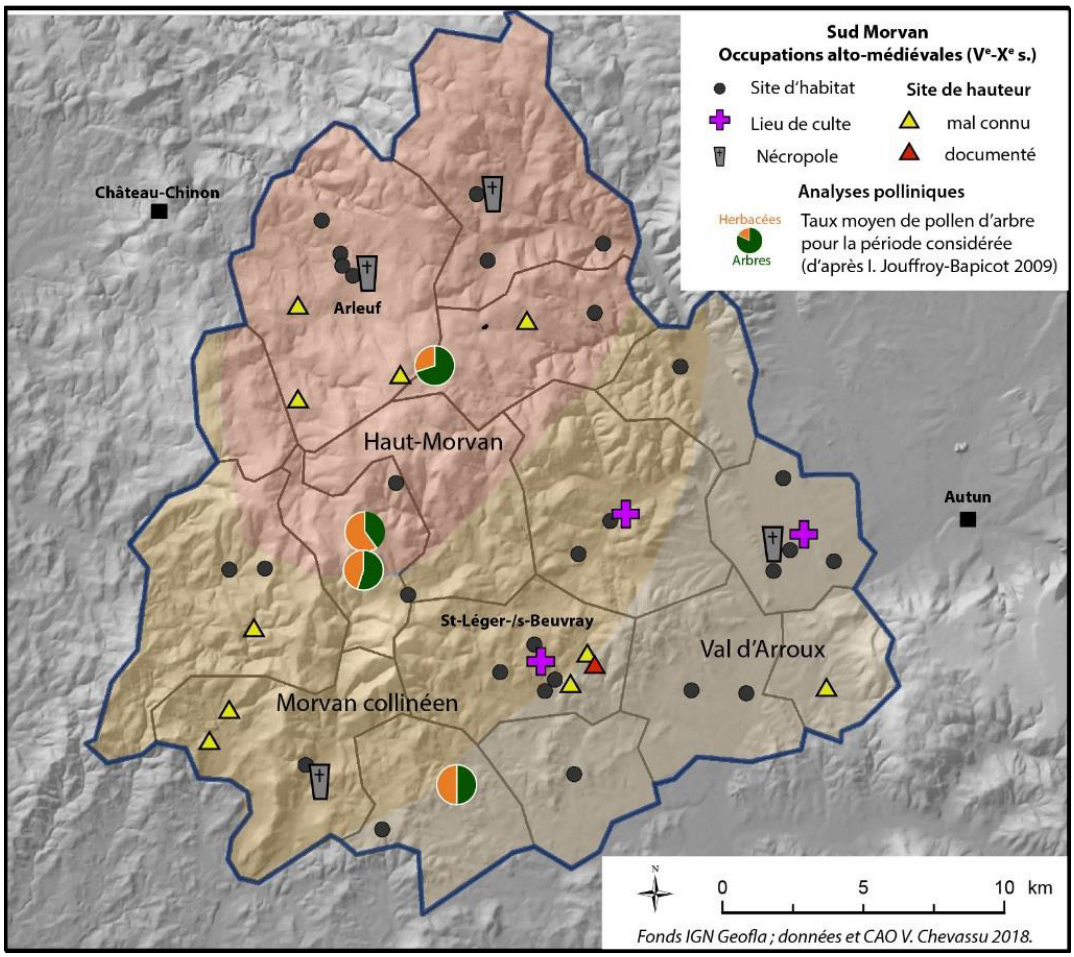
Les massifs du Jura et du Morvan ont été documentés par un ensemble d'études paléoenvironnementales, archéologiques et historiques qui permettent d'envisager l'occupation et de l'exploitation de ces milieux de moyenne montagne dans la longue durée. Assez abondamment documentée, la période médiévale apparait dans ces régions comme une période charnière pour l'évolution des formes de peuplement. Nous envisagerons plus particulièrement ici deux secteurs pour lesquels de nombreuses données sont disponibles, l'extrémité sud du massif du Morvan et le Jura central pontissalien. Dans ces deux régions, un abondant corpus de données archéologiques a été laissé par l'activité de nombreux érudits locaux durant le XIXe et le début du XXe siècle. Ces travaux ont été complétés dans les années 1980-2000 par de nombreuses prospections bénévoles, puis de manière plus systématique par des programmes de recherche universitaires. Des opérations de prospections-inventaires diachroniques ont été menées entre 2006 et 2017 dans le sud Morvan (coordination P. Nouvel / UMR 6249 Chrono-Environnement), et sont en cours depuis 2015 dans le Jura central (coordination V. Bichet, H. Richard, V. Chevassu / UMR 6249 Chrono-Environnement). Ces informations archéologiques peuvent être mises en relation avec plus d'une vingtaine d'analyses paléoenvironnementales récentes disponibles au sein des deux secteurs étudiés (I. Jouffroy-Bapicot, E. Gauthier, H. Richard, L. Murgia, B. Diêtre). Les deux massifs sont enfin concernés par des archives médiévales et modernes abondantes, quoiqu'inégalement réparties spatialement et chronologiquement.

De nombreux biais limitent toutefois notre appréhension des formes d'occupation médiévales. Tout d'abord, les sources écrites ne fournissent que des mentions ponctuelles et ne nous renseignent que de manière vague sur le statut des implantations citées : les possessions ecclésiastiques, seules à être documentées, restent rares dans les secteurs étudiés avant le XIIe siècle. Ensuite, si la répartition du peuplement alto-médiéval peut être documentée à travers les découvertes anciennes de nécropoles et la présence de quelques sites de hauteurs, l'habitat rural lui-même reste souvent discret. Dans le Morvan comme dans le Jura, l'efficacité des prospections pédestres est notamment réduite par la large extension des boisements et la rareté des parcelles labourées. La pérennité de certaines occupations médiévales pose un second problème, les zones d'habitat actuel restant peu accessible à la prospection et rarement documentées par l'archéologie préventive dans les régions considérées. Les données archéologiques et textuelles démontrent par ailleurs l'omniprésence des matériaux périssables dans l'habitat de ces zones d'altitude, de l'Antiquité au début de la période moderne. Enfin, le mobilier céramique recueilli reste difficile à dater puisque largement constitué de productions locales souvent mal connues. Ces diverses limites peuvent cependant être en partie dépassées grâce au croisement des différents types de données disponibles.

L'Antiquité tardive est marquée dans les deux massifs par une raréfaction brutale des indices archéologiques d'occupation, toutefois tempérée par les analyses palynologiques qui montrent pour cette même période un impact anthropique constant voire croissant, et une reforestation marquée seulement dans la Haute Chaîne jurassienne. Cette mutation des modes d'occupation du territoire reste difficile à appréhender dans l'état actuel de nos connaissances. Les diagrammes polliniques indiquent ensuite une augmentation progressive des activités humaines à partir des VIe-VIIe siècles, notamment sur les reliefs jurassiens et morvandiaux encore très boisés. Piémonts et plateaux présentent des paysages plus ouverts et de nombreux indices d'une occupation dense. Dans ces zones basses, les structures de peuplement et le maillage des lieux de culte paraissent présenter dès cette époque une certaine stabilité qui perdurera au Moyen Âge central, dans un milieu toujours densément exploité. Les zones d'altitude sont au contraire à l'écart de la documentation écrite alto-médiévale et semblent en marge des réseaux de pouvoir. De nombreux châteaux et monastères s'y développent cependant à partir du XIe siècle. La documentation témoigne alors d'une restructuration des modes d'occupation par ces entités seigneuriales, en particulier dans la haute chaîne jurassienne, tandis que les diagrammes polliniques indiquent un net accroissement des activités agropastorales.

Les formes de peuplement évoluent donc très différemment au sein des différents espaces étudiés. Ces nuances se retrouvent dans les processus de nucléation de l'habitat. Dans le Morvan, l'habitat reste très dispersé tout au long de la période médiévale ; églises et châteaux restent isolés ou associés à un peuplement de faible importance. Les plateaux du Jura central présentent au contraire de gros villages et de nombreux bourgs castraux, tandis que la Haute Chaîne est caractérisée par un

habitat plus ou moins dispersé, lié à une organisation paroissiale et communautaire spécifique.



Les occupations alto-médiévales dans le sud Morvan / Autunois : données archéologiques et textuelles (fonds Geofla IGN ; données et CAO V. Chevassu 2018).

Les origines des habitats groupés de la Plaine de Troyes : les exemples de Ruvigny et Saint-Léger-près-Troyes (Aube)[1]

Vincent Marchaisseau (Inrap GE/ ARTEHIS)

Lors de ces vingt dernières années, plusieurs fouilles, au plus près des centres villageois de Ruvigny et Saint-Léger-près-Troyes tels qu'ils peuvent être définis à partir du cadastre du XIXe s., permettent de suivre l'évolution chronologique et spatiale des occupations antérieures à la naissance de ces villages. Ils se situent sans la plaine de Troyes dont le couloir de la Seine forme la colonne vertébrale, au centre ; au nord, se trouve la craie blanche du Crétacé supérieur dite Champagne sèche ou Champagne crayeuse ; enfin au sud, les marnes et argiles du Crétacé inférieur qui forment la Champagne humide. Les deux villages sont dans une position géologique similaire, à la limite entre Champagne sèche et Champagne humide.

Le cadastre napoléonien montre une organisation bien différente entre ces deux habitats groupés : un village-rue sur la rive gauche de la Hurande pour Saint-Léger, associé au hameau de Cervet sur la rive droite, lui aussi sous la forme d'un hameau-rue, enfin au sud un regroupement au carrefour de deux voies : le hameau d'Herbigny ; à Ruvigny l'organisation spatiale semble plus nébuleuse, plus « éclatée » pour paraphraser Daniel Pichot[2], avec deux regroupements lâches autour du lieu de culte et autour d'une place, 500 m plus à l'est. Des fermes isolées sont également présentes sur cette commune de la vallée de la Barse. La forme traditionnelle des villages dans la Plaine de Troyes comprend à la fois des habitats groupés autour du noyau villageois, sous la forme généralement de villages-rue, ainsi qu'une multitude de hameaux et quelques fermes isolées[3].

Ruvigny et le hameau d'Herbigny apparaissent dans une charte de confirmation des biens de l'abbaye de Montier-la-Celle par Charles le Chauve, vers 866-871[4], sous la dénomination de *villa de Albiniacum* et *villa de Ruviniacum*. Le village de Saint-Léger en lui-même n'apparait pas avant le XIIe s. sous l'appellation de Montreuil (*Monasteriolum*) ; le vocable de l'église ne s'imposera alors que dans le courant du XIVe s. pour désigner le village. La mainmise de l'abbaye troyenne sur ces deux habitats se poursuit durant tout le Moyen Âge où elle possède notamment l'ensemble des dîmes et des droits de justice. Un document de la fin du XIIIe s., relatif à l'état des bois situés aux environs de Troyes, recense le nombre de feux par habitat : Saint-Léger et Herbigny sont parmi les plus peuplés du secteur avec 40 feux chacun ; à Montreuil se trouve également 20 maignies (un dérivé en langue vernaculaire du mot manse), témoignant là encore de l'importance des possessions monastiques sur cet habitat[5]. Ainsi, les habitats de Ruvigny et Saint-Léger semblent partager une certaine « communauté de destin » depuis au moins le IXe s., à tout le moins dans leur cadre administratif et juridique.

Sur la commune de Ruvigny, les occupations du haut Moyen Âge reconnues ne se situent pas au plus près des deux centres identifiés d'après le cadastre du XIXe s. En effet, on ne connait actuellement qu'un noyau domestique pour les VIe-VIIIe s. sur la fouille des « Demeures du Bois » comprenant des silos, deux fours et deux puits. L'un d'eux conserve un tonneau réutilisé dont les douves en sapin ont pu être datées par dendrochronologie de 773. A la suite, sur la même fouille, on rencontre encore une poignée de structures des IXe-Xe s., peut-être des fosses de stockage. Trois sépultures isolées leur sont associées chronologiquement. Il faut ensuite attendre le XIe s. pour assister à une dispersion de l'habitat vers les sites de « Grande Rue/Les Moissons » et « Proche l'Église ». Sur la première, nous sommes vraisemblablement face à une unité familiale agro-pastorale comprenant ce que l'on peut interpréter comme un bâtiment d'habitation sur six gros poteaux porteurs (36 m²), plusieurs petits bâtiments annexes, deux cabanes excavées et des silos et fosses domestiques. Il est plus difficile d'interpréter les vestiges « Proche l'Église » : des fossés de drainage nombreux et conséquents, dans leur creusement comme dans leur entretien (dénotant des ouvrages collectifs ?), associés à quelques fosses indéterminées et deux cabanes excavées. Cette occupation de la fin du XIe-première moitié du XIIe s. ne connait d'ailleurs pas de postérité immédiate puisqu'il existe un hiatus d'un siècle ensuite ; les premières structures indéniablement en lien avec un habitat n'apparaissent que durant la seconde moitié du XIVe s. bien que nous nous trouvions ici à seulement 50 m au nord de l'église

1 Vincent Marchaisseau (Inrap, ARTEHIS), David Duda (Inrap), Claire Pesenti (Eveha), Arnaud Rémy (Inrap) et Cédric Roms (Inrap, LAMOP).

2 Pichot, Daniel. *Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen âge*. Rennes, France: Presses universitaires de Rennes, 2002, 395 p. Pour l'Ouest, l'auteur parle de « regroupement incomplet, inachevé, voire enrayé », p. 113.

3 Peudon, Jean-Louis. *Aux origines d'un département, l'Aube en Champagne*. Langres, France: D. Guéniot, 2003, p. 184.

4 Crété-Protin, Isabelle. *Église et vie chrétienne dans le diocèse de Troyes du IVe au IXe siècle*. Villeneuve-d'Ascq, France: Presses universitaires du Septentrion, 2002, p. 339.

5 Longnon, Auguste. *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie: 1172-1361*. 3 vol. Paris, France: Imprimerie nationale, 1901.

paroissiale. Sur la fouille de « Pré aux Chevaux », les occupations clairement identifiées ne sont pas antérieures à la fin du XIIIe s. : on retrouve des fossés formant des enclos dont le remplissage évoque, comme pour le site « Proche l'Église », des curages et des phénomènes de battements de nappe réguliers. Ces deux zones présentant une nappe phréatique sub-affleurante, entre le cours de la Barse et une zone humide, ont sans doute connu un effet répulsif pour la constitution d'un habitat pérenne puisque l'on constate à nouveau une désertion du site jusqu'au début du XVIIe s.

Sur la commune de Saint-Léger, nous retrouvons au moins quatre occupations des VIe-VIIe s. : un habitat groupé d'une durée de 150 ans sur le « Parc Logistique de l'Aube D45 » (475-625 environ) comprenant une activité paléométallurgique particulièrement développée (plus de 200 kg de scories ont été retrouvées), une simple fréquentation de site au « Château de la Planche » (trois structures seulement et 17 tessons), une occupation mal datée et s'étalant du milieu du VIIe au XIe s. comprenant des fours en batteries au « Cuchat », enfin un petit noyau domestique (deux silos et un puits) à « La Couture ». Les seules données archéologiques paraissent montrer une rétractation pour l'époque carolingienne puisque qu'un seul noyau domestique peut être comptabilisé pour les VIIIe-Xe s. à « La Couture » sous la forme d'une batterie de sept silos ; deux d'entre eux seront réutilisés à des fins funéraires. Près de l'église Saint-Léger, il existe un hiatus entre l'occupation du haut Moyen Âge et de nouvelles structures domestiques qui réapparaissent durant les XIIIe-XIVe s. avec une nouvelle batterie de fours en fosse, un grand four isolé, des cabanes excavées, un cellier et des fosses d'extraction. En revanche, la fouille de « La Couture » a permis de démontrer la naissance du hameau d'Herbigny dont on suit la trajectoire sans interruption depuis le XIe jusqu'au XIXe s. sur l'emprise de l'opération. Les maisons d'habitation semblent apparaître seulement dans le courant du XIIIe ou plus surement du XIVe s. sous la forme de bâtiments orientant leur pignon côté rue. La présence de caves, de bâtiments en fond de parcelle, de nombreux puits, de fosses d'extraction, témoigne de cette partie du hameau où la composante viticole semble prépondérante (outils agricoles caractéristiques, dénomination et formes des parcelles sur un plan terrier du milieu du XVIIIe s., grande cave maçonnée, etc.).

En guise de conclusion, il convient d'insister sur nos difficultés à mettre en évidence les phénomènes de continuité d'occupation sur un même site. Même les fouilles situées au plus près des centres villageois ne fournissent pas d'occupations continues. Des césures demeurent, y compris durant le Moyen Âge central, période historique de création/fixation définitive des villages (« Le Cuchat » et « Proche l'Église » par exemple). L'impression d'occupations pérennes sur la longue durée masque parfois une réalité matérielle équivoque : comment croire qu'une occupation est continue lorsqu'elle repose seulement sur une poignée de vestiges auxquels on attribue une chronologie de 150 à 200 ans. En définitive, seule la fouille de « La Couture » à Saint-Léger a permis de retrouver des occupations répondant à la définition stricte du village médiéval (groupement d'habitations permanentes, dont la majeure partie de la population est engagée dans le secteur agricole).

Il convient également de s'interroger sur le statut même de nos occupations. En effet, si les structures présentées dénotent d'un caractère indéniablement domestique : silos, puits, cabanes excavées… les bâtiments sont le grand absent de l'ensemble de ces fouilles, et singulièrement les bâtiments d'habitation. L'existence de batteries de fours et de silos (gérées de manière collective ?), de zones drainées qui pourraient être des pâtures humides renvoient plutôt à des occupations agricoles et non à de l'habitat. La notion de « zones à vocation spécifique » définie par É. Peytremann à propos du site de Sermersheim pourrait s'appliquer à la plupart des occupations présentées ici[6].

6 Peytremann, Édith, éd. *En marge du village: la zone d'activités spécifiques et les groupes funéraires de Sermersheim, Bas-Rhin, du VIe au XIIe siècle*. Dijon, France: Revue Archéologique de l'Est, 2018, p. 289 : « zones particulières marquées par la concentration de structures identiques, généralement des silos et des fours, et l'absence de structures d'habitation et de bâtiments sur poteaux de taille importante ».

Plan chronologique des occupations du Moyen Âge sur la commune de Ruvigny (V. Marchaisseau)

Plan chronologique des occupations du Moyen Âge sur la commune de Saint-Léger-près-Troyes (V. Marchaisseau)

UMR 6298
ARTEHIS
ARCHÉOLOGIE
TERRE
HISTOIRE
SOCIÉTÉS

cnrs

UB
UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE

Institut national
de recherches
archéologiques
préventives
Inrap